

Marianne Lederer, Madeleine Stratford (sous la dir. de), *Culture et traduction. Au-delà des mots*, Classiques Garnier, Paris, 2020, 197 p.

Nicoleta-Loredana MOROȘAN
“Ștefan cel Mare” University of Suceava, Romania

Par ses quatre parties vouées à l’analyse du traitement des éléments culturels dans l’acte traductif, l’ouvrage *Culture et traduction. Au-delà des mots*, rédigé sous la direction de Marianne Lederer et Madeleine Stratford, réunit onze contributions groupées thématiquement sur les axes suivants : *Faits culturels, Questions de genre, Postcolonialisme et Hybridation*.

L’ensemble de ces onze études qui forment le texte proprement-dit de l’ouvrage est entouré, pour être complété et explicité, par des éléments relevant du péri-texte. Préfigurant le corps du texte est ainsi présente une *Introduction* signée par une des directrices de l’ouvrage ; à la fin de cet ouvrage collectif figure la *Bibliographie* qui comprend les références de tous les livres et de tous les articles cités le long des onze contributions, suivie, à son tour, d’un *Index* des auteurs y mentionnés. Et avant la *Table des matières*, le lecteur est introduit aux *Résumés* des contributions et aux *Présentations* des onze auteurs, professeur.e.s, chargée de cours, traducteurs ou traductrices en France, en Italie, en Norvège, ou bien au Canada.

Comme il a été déjà mentionné, l’entrée dans l’univers de ce livre se fait par le biais d’une *Introduction* signée Madeleine Stratford. Dans cet élément péri-textuel la professeure canadienne de l’université du Québec en Outaouais passe en revue des jalons

importants dans l'évolution de notre appréhension sur la traduction, à savoir la « pensée binaire » d'opération de transfert d'une langue A à une langue B (qui donne l'impression d'une certaine facilité de l'acte traductif, qui laisserait à penser qu'il pourrait être envisagé comme un acte mécanique) et la perspective qui prend en compte les « variables individuelles et collectives » (p. 7) spécifiques à la parole. Cet élément péritextuel nous rappelle aussi que le terme « culture » se décline sur plusieurs axes. À son sens social, de somme d'éléments acquis par l'individu d'une manière presque spontanée, « par contact avec l'environnement immédiat » au sein d'une communauté, d'un groupe partageant « une vision du monde et un ensemble de coutumes sans être nécessairement reconnu comme distinct sur le plan politique » (p. 8), se rajoute le sens de la culture vue en tant que savoir, relevant de l'érudition et dont l'acquisition suppose effort et apprentissage menant à une culture générale mais aussi spécialisée que le traducteur se doit de posséder. À la culture-savoir se joint la culture émotionnelle que le traducteur se doit aussi de détenir (même si, à l'heure actuelle, elle semble être injustement moins prisee), un certain degré d'empathie vers l'Autre car « tout savoir n'est pas de nature intellectuelle, et l'on oublie souvent que les facultés de l'esprit ne suffisent pas à l'heure de traduire » (p. 8). La dernière acception du terme « culture » analysée par la co-directrice de cet ouvrage collectif est celle contenue par le syntagme « cultures traductives » qui envisagent la traduction en termes de « fidélité à la lettre ou à l'esprit », d'où l'établissement de différentes normes de traduction privilégiant soit la « lettre », soit « l'esprit », ce qui équivaut à une entreprise vouée à l'échec, puisqu'il s'avère qu'« une telle binarité n'existe ni dans la pratique, ni dans l'absolu » (p. 8).

La partie introductive continue par la présentation individuelle de chacune des quatre parties composant cet ouvrage

collectif, concluant que l'ensemble des articles y présents brosent un panorama « certes partiel, mais contrasté des divers points de vue traductologiques » (p. 14) dans l'espoir d'avancer la réflexion sur la vaste problématique de la traduction de la culture.

La première partie du livre, intitulée *Faits culturels*, débute par un article signé par sa co-directrice Marianne Lederer, professeure à l'Université Paris 3. Le titre contient une métaphore, réfléchissant l'image de la culture vue comme une « pierre angulaire » de la traduction. Mais dès l'introduction l'auteure attire l'attention sur la perspective faussée impliquée par l'emploi de la formulation « traduire la culture », plaidant en revanche en faveur de l'emploi du syntagme la « traduction des éléments culturels » car, bien que la culture soit comme l'eau insidieuse qui passe dans les recoins d'un texte, on ne saurait dire que ledit texte puisse à lui tout seul contenir « toute » la culture d'une collectivité. Posant le principe du lien entre la langue et la culture, l'auteure passe en revue autant les noms des traductologues qui ont jalonné la perspective d'une traduction fidèle à la lettre – Friedrich Schleiermacher, Antoine Berman, Henri Mechonnic, Lawrence Venuti -, que les noms des traductologues qui ont remis en question l'indissociabilité entre la langue et la culture : Jean-René Ladmiral (qui parle plutôt de « deux instances qu'il s'agit de distinguer et d'articuler l'une à l'autre » 1998), Albrecht Neubert et Gregory M. Shreve pour qui le contenu peut être séparé de la forme linguistique et textuelle et Fortunato Israël pour qui la langue « reste un moyen, un vecteur de la pensée ou de l'effet » (1994).

Mais après ce panorama qui dresse l'image de deux positions antinomiques, l'auteure nomme la *sous-détermination du langage* comme la raison majeure qui bat en brèche

l'indissociabilité de la langue et la culture, obligeant tout lecteur (et par voie de conséquence, tout traducteur) à tenir compte de l'implicite comporté par le discours : « en comparant les langues, on s'aperçoit que, dans chaque langue, l'explicite d'un vocable ne désignera la plupart du temps qu'une partie du référent, et non le référent entier » (p. 21). L'auteure entreprend ensuite de mettre en évidence le poids de la dimension culturelle comportée par d'autres types de textes que les textes littéraires traditionnellement vus comme les détenteurs suprêmes d'indices culturels. Citant les noms des traductologues Mary Snell-Hornby (1995), Elisabeth Lavaut et Claudia Wolosin (1998), elle rappelle que les textes juridiques, culinaires, journalistiques, informatiques, les essais, la correspondance – qu'elle soit privée ou commerciale, recèlent tous des éléments culturels. Elle revisite aussi le concept d'« entropie » en traduction du point de vue de l'attitude avec laquelle il faudrait envisager la « perte », car s'il est vrai que la traduction ne saura jamais « évoquer chez son lecteur un monde aussi vaste et aussi riche que celui qu'évoque le texte original chez l'autochtone » (p. 22), elle doit néanmoins être un motif de réjouissance, étant donné que, grâce au traducteur qui se doit d'être bilingue et biculturel, un texte peut être rendu accessible à un public qui ne connaît pas sa langue. Ainsi, au-delà du traitement des culturèmes qui restent une pierre de touche de la traduction, M. Lederer insiste-t-elle sur le rôle essentiel joué par le traducteur grâce à l'activité à laquelle il s'applique même lorsqu'il traduit des éléments culturels qui ne réclament ni une réflexion particulièrement poussée aux différences entre la langue source et la langue cible, ni le recours à des procédés de traduction particuliers : « les institutions, les mœurs, la façon de raisonner, de réagir aux événements, la manière d'être et de se comporter

spécifique à une culture donnée » (p. 24) - autant d'éléments importants qui se retrouvent dans la traduction, qui dévoilent tout un monde au lecteur qui l'ignorait avant et finalement qui, grâce au traducteur, contribuent à créer une atmosphère culturelle et « à faire ressentir au lecteur sinon l'effet affectif complet, du moins l'effet notionnel qui fera naître une appréhension rationnelle de l'affectif ressenti par le lecteur de l'original » (p. 25).

L'étude descriptive d'Isabelle Collombat sur la métaphore fonctionnelle, celle qui ne joue pas le rôle de « simple enjolivre » (p. 32), mais qui se charge de celui de facilitateur pour la compréhension de notions inconnues au lecteur - envisagée donc comme outil de construction du monde et d'appui à l'acquisition des connaissances (Joshua et Dupin 2003, Jacobi 1987) -, identifie des stratégies de traduction dans un corpus bilingue, anglais et français, constitué à partir d'articles de revues de vulgarisation scientifique et de tourisme. S'y retrouvent ainsi analysées la neutralisation des images dans le cas des référents culturels, la façon littérale de réexprimer dans la langue cible les constituants sémantiques du comparé et du comparant, ainsi que la suppression pure et simple de l'image. Comme le précise l'auteure elle-même, le cheminement de la réflexion contenue par cet article est « de nature à favoriser une approche décroisée et objective de la responsabilité du traducteur dans la recherche de l'idiomaticité et les paramètres de sa créativité » (p. 32). Elle prône une interprétation détaillée de toute image rencontrée dans le texte source « selon des critères cognitifs et fonctionnels - non pas seulement rhétoriques » (p. 43).

Ancré dans la Théorie Interprétative de la Traduction qui pose que le traducteur doit tenir compte du fait que le sens « prend appui sur une partie explicite - la formulation linguistique - dite

synecdoque, et une partie implicite cognitive qui la complète » (p. 45), l'article d'Antin Fougner Rydning met en exergue le profit qui peut être tiré par le traducteur de deux théories de la sémantique cognitive : la Théorie de la Métaphore et de la Métonymie Conceptuelle et la Théorie de l'Intégration Conceptuelle. Ayant comme corpus toujours un texte pragmatique, l'étude de Rydning se concentre sur la représentation cognitive de la création du sens en discours dans deux énoncés culturellement marqués en français, tels que retrouvés dans trois versions en norvégien, à savoir l'expression « Beaucoup de mes clients *se sont faits à la force du poignet.* » et la formule syglotypique, Le BSAM (*bonjour-sourire-au revoir-merci*).

La deuxième partie de cet ouvrage collectif, *Questions de genre*, est inaugurée par l'étude de Caterina Riba sur l'œuvre de l'écrivaine et traductrice catalane Maria-Mercé Marçal qui réfléchit sa vision sur « les dynamiques du pouvoir dans le fait littéraire » (p. 63) et sur la place du *féminin* dans le canon littéraire dont la constitution n'est pas neutre mais répond en fait à des intérêts « très concrets » et liés « aux structures du pouvoir » (p. 70). C. Riba remarque que c'est justement de l'absence des femmes écrivaines au sein de la littérature que Marçal fait un des sujets de prédilection de ses écrits. Comme Marçal s'est réclamée d'une généalogie féminine, Riba analyse le rôle joué par l'intertextualité présente dans ses poèmes et son seul roman sous forme manifeste ou voilée par le biais de la traduction. Absorbées et transfigurées dans le projet littéraire catalan de Marçal, les voix de Sapho, Sylvia Plath, Anna Akhmatova et Renée Vivien contribuent à dénoncer le malaise de l'écrivaine et traductrice catalane devant le sexisme de la société et de la littérature.

Dès le début de l'étude *Traduire un sexe et un genre autre* qui porte le sous-titre *Récit d'une expérience de l'empathie*, son

auteur Benoit Laflamme (traducteur professionnel au Parlement du Canada) fait l'aveu que la traduction du recueil de poèmes en prose intimiste *eating matters*, qui dit le combat de l'auteure canadienne Kara-lee MacDonald avec ses troubles alimentaires lui a offert l'occasion de se départir de l'attitude habituellement adoptée lors de l'exercice de sa profession, dont le code d'éthique lui interdit formellement « toute ingérence dans le texte » (p. 71) dans toutes les circonstances, quelles que soient ses valeurs et ses convictions. Cet article du traducteur professionnel est un témoignage issu d'une expérience de traduction autre, qu'il a vécue comme un projet de recherche-crédation concrétisé dans un journal destiné à rendre compte des réflexions générées par le parcours traductif au fur et à mesure que le discours traduit prenait forme. Lors de la traduction de ce discours poétique féministe et militant, quand il sent son « invisibilité se dissoudre » (p. 71), B. Laflamme médite sur des thèmes tels l'éthique du traducteur et le rôle de *témoin secondaire* dans le domaine de l'histoire ou d'*allié* dans le champ des luttes minoritaire que peut endosser le traducteur ; le dessein d'assumer la position d'allié le mène à la recherche de l'empathie que tout traducteur se doit de cultiver afin de « bien saisir le vouloir-émouvoir de manière à l'exprimer fidèlement dans la traduction » (p. 80), ce qui lui permettra de remplir adéquatement sa mission d'allié.

La troisième partie, portant le titre *Postcolonialisme*, réunit les contributions de Corinne Méné-Caster, de Loïc Céry et de Chiara Denti. Corinne Méné-Caster s'intéresse aux conditions de possibilité d'un projet de traduction des textes caribéens et de réflexion profonde sur l'essence de la Caraïbe, « creuset d'Europe, d'Afrique, d'Asie, et peut-être même du monde » (p. 87) dont la spécificité qui la distingue d'autres espaces-creuset réside dans la mise en scène de « l'impossible origine « une » », à la différence des logiques des cultures homogènes prônées par

d'autres espaces, et la mise en avant de la Relation telle que conçue par Édouard Glissant. La traduction devient un réel acte de création, « pratique transculturelle » (p. 88) qui ne se propose pas d'atteindre le statut d'identification à l'original, ce qui lui permet de se soustraire à la pensée de « défaite du texte traduit » au profit de son approche comme « alternative polymorphe et revivifiante du texte originel, trouvant ses ressources dans les potentialités de la langue-cible, et du faisceau de langues ou variétés de langues avec lesquelles cette langue-cible est ou fut en relation, de manière affichée ou cachée » (p. 98). Dans cette perspective, l'image que l'éditeur et le lecteur doivent avoir du traducteur ne doit plus être celle d'une « seconde main » invisible ; le traducteur devient un ré-écrivain qui ne se sent plus assujéti à un original tout-puissant.

Dans « La traductologie au risque de la créolisation », Loïc Céry examine la Relation telle qu'elle a été conçue par Édouard Glissant, ensuite les perspectives ouvertes par la prise de conscience de la mise en contact des langues et, par voie de conséquence, la Relation qu'il qualifie comme « traduisante » qui permet de décliner la traduction « en de nouveaux accents, ceux du Tout-Monde » (p. 110).

La dernière contribution de la partie *Postcolonialisme*, celle de Chiara Denti, fait en fait la transition vers la dernière partie de l'ouvrage qui porte le titre d'*Hybridation* ; et C. Denti et G. Acerenza, A. Grutschus, F. Courriol-Seita ou bien A. Orlandi traitent du poids de l'hétérolinguisme dans le discours littéraire, tel que défini par Rainier Grutman : « la présence d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale » (1997), « les manières dont les langues se font écho à l'intérieur d'un texte » (Rainier, 2019), en réfléchissant aux défis

posés par la traduction des textes en question. Denti réunit dans son corpus les textes postcoloniaux francophones parus chez des éditeurs parisiens après 2000, y dénichant les dimensions comportées par la forme linguistique : « esthétique et politique à la fois » (p. 111). Le choix des écrivains postcoloniaux de s'exprimer dans la langue maternelle ou bien dans la langue européenne, le recours fréquent aux emprunts, aux calques, aux néologismes ou aux interlangues - voilà autant d'éléments dont le traducteur se doit de tenir compte et qui se constituent dans une question longtemps évitée par la traductologie qui préférerait se savoir étayée par un soubassement binaire : d'une seule langue source vers une seule langue cible. Denti conclut que propre à toutes les traductions analysées est une « ligne fondamentalement monolingue » (p. 116). Soucieux d'être compris par leurs lecteurs, les traducteurs des écrivains postcoloniaux surtraduisent. Aussi font-ils appel aux italiques pour mettre en évidence les mots étrangers (ce qui rompt la fluidité de la lecture à laquelle donne lieu le texte auctorial qui ne marque d'aucune façon le terme étranger), à la glose intratextuelle, aux notes en bas de page ou bien à l'insertion d'un glossaire explicatif en fin d'ouvrage afin de ne pas risquer de contrarier un lecteur monolingue. L'espace textuel, tout comme l'espace péritextuel sont mis à profit pour le compte du travail de clarification dans « la volonté d'atteindre une compréhensibilité maximale » (p. 119) pour le lectorat. Le résultat de cet effort d'atténuation de l'hétérolinguisme est que la complicité que l'auteur veut instaurer entre son lecteur et lui ne saurait qu'en pâtir.

Dans la quatrième partie du livre, Gerardo Acerenza et Anke Grutschus, Florence Courriol-Seita, ainsi qu'Adriana Orlandi s'attachent à analyser l'hybridation discursive dans la

littérature italienne dont l'hétérolinguisme constitutif lui a valu le titre de « laboratoire du plurilinguisme » (E. Sciarrino, 2016). L'emploi de dialectes et de langues étrangères dans l'italien standard dans l'œuvre du Sicilien Andrea Camilleri, du Napolitain Erri De Luca et du Calabrais Carmine Abate, les multiples réflexions métalinguistiques faites par les narrateurs et les personnages crée une « mosaïque linguistique » avec des implications stylistiques qui « rend la tâche des traducteurs assez ardue » (p. 125). Après avoir entrepris d'identifier les formes exactes de l'hétérolinguisme caractérisant les romans des écrivains susmentionnés, Gerardo Acerenza et Anke Grutschus mentionnent l'éventail des stratégies qui s'offrent aux traducteurs : la neutralisation de la variation diatopique ou la standardisation, l'adaptation grâce à d'autres éléments dialectaux ou bien la défamiliarisation par report d'éléments de la langue de départ dans la langue d'arrivée. L'article continue par l'investigation du corpus constitué de traductions françaises, allemandes et espagnoles suite à laquelle les auteurs concluent que la stratégie la plus couramment employée dans ces cas de figure est la neutralisation.

Florence Courriol-Seita traite la traduction des dialectes, ayant comme point de départ la question « Comment conserver dans la traduction française l'identité italienne exponentielle vue la présence massive de particularismes péninsulaires ? » (p. 142). Sa perspective est que leur statut de pierre de touche pour le talent du traducteur ne doit pas empêcher celui-ci de trouver une façon équivalente de transmission de la variation diatopique, par l'emploi d'un autre vernaculaire connu par le lecteur de la langue d'arrivée. L'effet de lecture serait ainsi préservé et le but de la traduction, accompli.

L'article qui clôt cet ouvrage collectif, signé Adriana Orlandi, « Plurilinguisme et traduction » explore les stratégies de traduction que Dominique Vittoz a utilisées pour rendre les variétés diatopiques propres à *La vedova scalza* de Salvatore Niffoi, mettant en exergue le principe du dosage. Au lieu du dialecte sarde de l'original, la traductrice a employé un parler régional français en vertu de son équivalence fonctionnelle, mais qu'elle a su alterner astucieusement avec « d'autres formes marquées ou idiomatiques de la langue française » (p. 161) : des formes désuètes ou vieilles, des néologismes, des expressions dans différents registres et niveaux de langue. Le soin de réaliser le bon dosage des éléments susmentionnés pour le lecteur français ne laisse pas la traductrice ignorer les passages où le sarde, le sarde italianisé ou l'italien régional de Sardaigne sont neutralisés, ce qui la motive à employer des procédés de compensation.

La conclusion d'A. Orlandi est que grâce à sa connaissance du public lecteur et, par voie de conséquence, à son respect du dosage des stratégies de traduction en accord avec l'horizon d'attente du lectorat, la traductrice Dominique Vittoz a réussi à créer un nouveau langage qui se prête à la comparaison avec le langage de l'original. Projet mené à bon port.